

Les maisons de repos veulent changer leur image

La Fondation Roi Baudouin finance 35 maisons de repos pour qu'elles se muent en lieux de vie, tant pour les résidents que pour le personnel, selon le modèle scandinave Tubbe. Exemple aux Sittelles, à Chastre.

REPORTAGE

JEAN-PHILIPPE DE VOGELAERE

Nous voilà réunis pour notre karaoké mensuel. Et vous avez demandé que l'on puisse chanter des morceaux d'Adamo, de Bourvil et de Tino Rossi. Alors, on commence par quelle chanson ? » Ce mardi après-midi, le psychologue et l'assistance logistique assument l'animation aux Sittelles, une maison de repos qui héberge 58 personnes, de 56 à 98 ans, dont trois couples, à Chastre, dans le Brabant wallon. Le personnel devance ainsi déjà la démarche Tubbe (nom tiré de *Tubberödshus*), un modèle d'organisation qui vient de Scandinavie et que la Fondation Roi Baudouin entend mettre en avant cette année dans 35 institutions qui souhaitent faire des maisons de repos

et de soins des endroits attrayants où il fait bon vivre et travailler.

« Notre objectif est de travailler sur la liberté des gens et leur volonté », explique Fabienne Strodiot, la directrice. « Si un résident préfère prendre sa douche l'après-midi plutôt que le matin ou s'il préfère dormir de minuit à 11 h plutôt que de 20 h à 7 h, il faut que cela puisse être un déclin dans notre organisation. Après les crises sanitaire, énergétique et financière, il est bon de réfléchir sur le futur de nos missions. »

« Ce n'est pas nous qui décidons pour eux »

Pour la directrice, c'est « une manière d'éviter que le personnel soit cantonné dans son métier, mais aussi de changer l'image des lieux, qui ne sont plus des mouiroirs qui sentent l'urine comme certains le pensent encore » : « Nous avons reçu une subvention de 5.000 euros pour du coaching. On va aussi créer un comité de pilotage, avec du personnel, des résidents, des familles et des bénévoles pour étudier la manière d'y arriver. Mais les Sittelles sont déjà un lieu de vie. Quand on entend les gens rire, plaisanter, se taquiner, c'est cela, une vraie maison. Moi, je veux des rires, en fait ! »

Les maisons de repos ne sont plus des mouiroirs qui sentent l'urine comme certains le pensent encore

Fabienne Strodiot

Directrice des Sittelles, à Chastre

”

Cela fait plusieurs années déjà que les Sittelles ont changé leur état d'esprit : « Quand les familles viennent nous visiter, ce qu'elles recherchent, c'est de pouvoir ressentir un esprit familial, empli d'humanité (un néologisme qui implique que l'on prenne les résidents dans le respect de leurs particularités d'humains, NDLR). Nous aimons comprendre leur par-



cours, leur histoire de vie, leur culture, les événements difficiles qu'ils ont vécus et qui peuvent les affecter dans leur quotidien, leurs capacités, leurs envies... Le tout, pour définir un projet de vie, dans leur mobilier si c'est leur souhait. C'est un travail réalisé en équipe pluridisciplinaire. Ce matin, par exemple, j'ai encore un résident qui m'a demandé l'autorisation de sortir pour aller deux jours chez lui. Mais il n'a pas besoin d'autorisation ! J'ai juste besoin de savoir quand il part pour prévenir la cuisine, prévoir les médicaments. Les gens sont chez eux ici, ce n'est pas nous qui décidons pour eux. »

Une maison pleine de vie

Les animations, elles, sont décidées tous les mois lors d'un conseil des résidents. Cette année, il n'y aura ainsi pas

de défilé de mode, qui n'a plus la cote, mais le retour du DJ qui a animé les résidents pendant le covid a été plébiscité. Un déplacement à la piscine est toujours d'actualité pour ceux qui le veulent, tandis que des écoliers feront un passage. Et c'est tant mieux si la coiffeuse vient avec son chien ou si la fille d'une technicienne de surface est présente ! Tout cela crée du lien.

« C'est une maison pleine de vie ! », sourit Jacques, un ancien professeur de maths. « On sort de sa chambre si on n'a pas envie d'y rester. Je n'aime pas spécialement le karaoké, mais je viens pour l'ambiance. » Et Mariette, 91 ans, de conclure : « Moi, je fais toutes les animations. Je ne sais pas encore si je vais chanter aujourd'hui ; on verra. Mais, surtout, j'attends le beau temps. Vivement qu'on puisse retourner sur la terrasse ! »

« Quand on entend les gens rire, plaisanter, se taquiner, c'est cela, une vraie maison », souligne Fabienne Strodiot, la directrice des Sittelles à Chastre. « Moi, je veux des rires, en fait ! » © PIERRE-YVES THIENPONT.

La planque de la rue Max Roos, un « lieu conspiratif », une fabrique de TATP mais aussi une cache d'armes

La planque de la rue Max Roos a vu passer entre ses murs un arsenal important, jamais retrouvé. Les juges d'instruction du dossier ont expliqué comment, en 2019, un espoir ténu de remonter la trace de ces armes s'est vite essoufflé.



ARTHUR SENTE

Hier, au procès des attentats, l'équipe d'enquête a terminé son long exposé consacré aux découvertes faites dans la planque de la rue Max Roos, à Schaerbeek. Une planque majeure qualifiée de « lieu conspiratif » par les enquêteurs. « Pourquoi ? Parce que c'est un lieu choisi expressément pour la préparation d'attentats. Car c'est un lieu où des membres de la cellule auraient vécu et où d'autres auraient été de passage. Un lieu où ils se seraient réunis. Et qui n'est pas nécessairement connu de tous les membres de la cellule. C'est le lieu où le projet criminel aurait été élaboré et où des membres de la cellule auraient fabriqué le TATP et les bombes utilisées », a notamment tenu à expliquer à la cour et

Une quantité innombrable d'objets a été retrouvée sur place, dont 6 kg de TATP, 31 litres de peroxyde d'hydrogène et 78,7 litres d'acétone. © BELGA

au jury le commissaire Bauwin, enquêteur de la DR3 (direction antiterroriste de la PJF de Bruxelles). C'est aussi de là que sont partis les trois terroristes de Zaventem (Ibrahim El Bakraoui, Najim Laachraoui et Mohamed Abrini), le matin du 22 mars 2016.

Un « lieu conspiratif », donc, que plusieurs des accusés présents dans le box ont fréquenté, quand ils n'y ont pas tout bonnement séjourné sur la durée, à l'instar de Mohamed Abrini et Osama Krayem. Une véritable fabrique d'explosifs également, dirigée par Najim Laachraoui, l'artificier du groupe. Dans le

cadre de la perquisition menée sur place, une quantité innombrable d'objets a été retrouvée, dont encore 6 kg de TATP, à côté de plus de 31 litres de peroxyde d'hydrogène et 78,7 litres d'acétone – éléments entrant dans la composition de cet explosif artisanal. De quoi faire dire au Sedee, le service de déminage de l'armée, qu'il y avait là de quoi encore produire 9 kg de TATP. Les enquêteurs estiment ainsi qu'au total, la production d'explosifs en vue de commettre des attentats atteignait « entre 128 et 130 kg ».

Traque des armes et faux indice

Mais la planque de la rue Max Roos est aussi, et ce volet est moins connu, un lieu où ont transité plusieurs armes. Les enquêteurs le savent notamment grâce à des photos présentes dans l'ordinateur

retrouvé par des éboueurs devant cette adresse. L'une d'elles donne ainsi à voir dans l'appartement un arsenal composé de deux armes de poing, une grenade et cinq armes longues (dont plusieurs de type « kalachnikov »). Les deux revolvers sur l'image correspondent aux armes de poing retrouvées près des corps des deux kamikazes dans l'aéroport. Mais en ce qui concerne les armes longues, « il faut savoir qu'à l'heure où je vous parle, elles n'ont pas été trouvées » a rappelé le commissaire Bauwin à l'audience. Que sont-elles devenues ? Mystère. Mais un message vocal retrouvé dans le même ordinateur, « dans lequel Najim Laachraoui indique avoir laissé les armes à Abou Imrane », fait croire aux enquêteurs qu'elles ont dans un premier temps été remises à l'accusé Bilal El Makhoukhi (dont « Abou Imrane » serait la *kunya*, le nom de « combattant »), qui a toujours nié. Les enquêteurs apprenant par la même occasion que ces armes devaient servir à commettre de futures attaques, beaucoup d'énergie a été dépensée dans leur recherche.

Le juge d'instruction Olivier Leroux a ainsi expliqué comment, en 2019, l'espoir de remonter leur trace a subitement repris des couleurs. En effet, une importante cache d'armes avait été découverte en mars 2018 à Bressoux (Liège), dans un box de garage loué à un individu utilisant une fausse identité. Sur une des carabines retrouvées, une trace d'ADN correspondait à une autre trace relevée sur la poignée d'un sac retrouvé rue Max Roos. Les enquêteurs lanceront une série d'enquêtes téléphoniques pour tenter d'en savoir plus sur le locataire des lieux, en vain. « Au terme de toutes les investigations menées, nous n'avons pas pu établir un lien », regrette Olivier Leroux.